

NO MAN'S LAND PRÉSENTE

TOMORROW TRIPOLI



un film de
Florent Marcie

SYNOPSIS

Aux premières heures de la révolution libyenne, pendant que le monde entier a les yeux rivés sur Benghazi, un petit groupe d'insurgés défie la dictature à l'autre bout du pays, dans les montagnes du Nefoussa.

Coupés du reste du monde, assiégés par l'armée de Kadhafi, les montagnards vont, contre toute attente, infliger une série de revers aux troupes du régime et parvenir aux portes de Tripoli.

De la guérilla du djebel jusqu'au rivage de la Méditerranée, *Tomorrow Tripoli* relate le combat de ces hommes simples et généreux, emportés par le tourbillon révolutionnaire.

ENTRETIEN AVEC FLORENT MARCIE

propos recueillis à la Cinémathèque Française

Pouvez-vous nous rappeler quand vous avez décidé de tourner *Tomorrow Tripoli* ?

Une dizaine de jours après le début de la révolution libyenne, je suis parti filmer ce moment historique impensable : Kadhafi, le dictateur honni, au pouvoir depuis quarante-deux ans, était sur le point d'être renversé par son propre peuple, à la suite de Ben Ali et de Moubarak. Alors que la plupart des journalistes avaient regagné Benghazi à l'extrémité Est du pays, j'ai décidé de tenter ma chance à l'Ouest, en entrant clandestinement en Libye par la frontière tunisienne. C'était un pari risqué parce que personne, alors, ne s'intéressait vraiment à cette région. Mais j'ai réussi à me faufiler et j'ai découvert Zintan, où j'ai décidé de poser ma caméra. Zintan était une petite ville rebelle dont on parlait peu, mais qui allait bientôt jouer un rôle crucial dans la chute de Kadhafi.

Vous arrivez donc à Zintan... Pouvez-vous nous en dire en peu plus ?

Contrairement au front de l'Est, qui s'étire le long de la côte méditerranéenne, Zintan est située dans un massif montagneux : le djebel Nefoussa. Le relief vallonné se prête beaucoup mieux aux opérations de guérilla que la plaine sablonneuse de la côte.

Quand j'ai senti l'énergie et le courage qui se dégageaient de ces villageois, j'ai vite compris que Kadhafi allait tomber sur un os. Et j'ai donc décidé de m'attacher à l'histoire de ces hommes.



Comment filme-t-on une révolution armée ?

Filmer une révolution, c'est filmer l'improvisation permanente, plus le risque. On est à l'opposé de la planification habituelle des tournages et de la scénarisation du réel, à l'opposé aussi d'un certain mode de vie occidental. Tout est chaos et incertitude, mais on est aussi porté par l'enthousiasme et la générosité extraordinaires des gens que l'on filme. C'est d'ailleurs autour de quelques personnages rencontrés sur place que je tisse mon histoire : on y croise Moussa - le villageois idéaliste -, Ali - le Libyen du Canada -, Milad - l'intellectuel -, Ibrahim - le jeune combattant -, et bien sûr Cheikh Madani - le chef des rebelles -, dont on assistera à la mort dans le film. Chacun d'eux illustre un aspect de la révolution.

Vous travaillez seul...

J'ai effectivement une manière un peu particulière de réaliser des films : je travaille entièrement seul, du tournage jusqu'au mixage. Et lorsque je tourne, je filme sans traducteur ni véhicule personnel. Comme je ne parle pas l'arabe, les choses ne sont pas simples, mais c'est ma façon de faire : me plonger dans l'événement, au plus près des hommes, et me fier à l'intuition. Avec cette méthode, il y a des choses que vous ne pouvez pas faire, mais vous pouvez aussi faire ce que d'autres ne font pas.

On vous voit à l'image à plusieurs reprises dans votre film...

Les révolutions arabes sont également des révolutions médiatiques, qui ont profité de la génération des blogueurs et des téléphones portables. La révolution a commencé à être filmée avec des vieux téléphones et a fini en HD sur des smartphones. En voyant cela, j'ai décidé



« d'entrer dans la danse » et de collaborer moi-même avec divers médias, comme Al Jazeera, l'AFP, France 24, Le Monde, Arte... J'en ai aussi profité pour filmer sur le vif ces collaborations, afin de les intégrer à la narration. Il n'y a pratiquement pas de voix off dans le film, mais je me sers de ces moments pour accompagner les événements et donner « en direct » des informations.

Combien de temps avez-vous filmé ?

De mes premières images sur la révolution jusqu'à la mort de Kadhafi près de Syrte, j'ai filmé sur une période de huit mois, ce qui représente un peu plus de trois cents heures de rushes. Travailler dans cette durée, même si ce n'est pas toujours facile, est un luxe aujourd'hui, car rien ne peut remplacer le temps long. Pendant toute

cette période, j'habitais chez des révolutionnaires, je les accompagnais en opération et je partageais tout avec eux, les joies comme les épreuves.

Pourquoi ne montrer le film qu'aujourd'hui, cinq ans après les événements ?

Après la chute de Kadhafi, j'ai fait le choix de m'installer en Libye pour m'atteler au montage. Je voulais que ce film sorte littéralement du chaos révolutionnaire, qu'il en porte la marque de fabrique, du début à la fin, avec tous les aléas que cela implique. Au lieu de se stabiliser, la situation a commencé à se dégrader. Pour monter un film de trois heures à partir de trois cents heures d'images, dans un pays qui s'enfonce dans la crise post révolutionnaire, il faut un certain temps... Vous devez gérer les problèmes de matériel, les coupures de



courant, les questions de sécurité, continuer à suivre la situation politique, rendre visite aux amis, à la famille... Mais l'enjeu en vaut la peine. Au total, je suis resté trois ans et demi en Libye.



Vous travaillez toujours dans le temps long ?

Il faut parfois savoir prendre le temps. Tout va très vite aujourd'hui. Tout se monte et se montre vite, au risque de s'oublier aussi vite. *Tomorrow Tripoli* ne raconte pas seulement la révolution libyenne de 2011. C'est un film universel, une clé de compréhension de l'humain et du scénario qui a suivi les révolutions arabes. Tout est déjà en germe dans le film. Il est impossible de tourner un film comme celui-ci aujourd'hui, parce que le moment révolutionnaire est passé. C'est un moment fugace, un peu comme l'éclosion d'une fleur au printemps. Aucun spectateur n'est gêné par ce décalage dans le temps, bien au contraire. On voit le film avec plus de recul.

Vous dites que c'est aussi un film sur la liberté...

Absolument. Alors que je filmais à Zintan, Milad, un révolutionnaire d'un certain âge, est venu me parler de Sartre, dont il admirait depuis très longtemps les écrits. Il m'a alors invité chez lui pour me montrer ses livres. Sartre à Zintan, c'était complètement incongru ! Or Sartre était un existentialiste qui a beaucoup écrit sur la liberté de l'homme. Je ne vous en dis pas plus...

À qui s'adresse votre film ?

À toute personne qui s'intéresse aux soubresauts de notre monde. Mais le film s'adresse aussi tout particulièrement aux Français, parce que j'ai pu constater dans mes discussions qu'ils connaissaient en fait assez peu la réalité humaine des révolutions arabes, la puissance de l'énergie révolutionnaire. Face au scénario libyen, beaucoup ont adopté des positions quasi idéologiques : les pro Sarkozy et les anti Sarkozy. En voyant la tournure des événements, beaucoup, encore, ont pensé : tout ça pour ça ! C'est ne pas comprendre la réalité de ces pays. Même en tenant compte de la montée du terrorisme et de l'apparition de Daech, les révolutions arabes marquent un tournant historique décisif. La situation en France après 1789 n'était pas très brillante non plus. Le mot « terrorisme » nous vient du régime de la Terreur, mis en place en 1793

par des révolutionnaires comme Robespierre.

Que sont devenus les personnages de votre film ?

Après la chute de Kadhafi, l'État libyen a achevé sa décomposition et le pays est peu à peu tombé entre les mains des « Katibas », des milices armées regroupant des ex-révolutionnaires par affiliations claniques ou tribales. Les dépôts militaires de Kadhafi ayant été pillés, des armes se sont mises à circuler partout dans le pays. Les Zintanais se sont installés à Tripoli, en particulier au niveau de l'aéroport international. D'autres groupes contrôlaient d'autres secteurs de la ville. Au fil des mois, alors que je travaillais au montage, la situation n'a cessé de se dégrader. La crise

syrienne, aussi, a commencé à contaminer le pays avec le départ puis le retour de combattants libyens du front syrien. Alors que l'on assistait en Libye à une poussée de l'islamisme, accompagnée des premiers attentats, Zintan est peu à peu devenu l'ennemi juré des mouvements djihadistes et des Frères musulmans.

À l'été 2014, la crise a éclaté au grand jour. De très violents combats se sont déroulés dans Tripoli, entre les Zintanais et une coalition de milices islamistes, qui refusaient les résultats des élections qui venaient de se dérouler. L'aéroport international a été entièrement détruit et les Zintanais sont retournés dans leurs montagnes, comme au début de la révolution, où ils sont alors entrés en résistance.



Lors de l'avant-première de votre film à Sarajevo, il s'est passé quelque chose d'extraordinaire...

Effectivement. Lorsque les Libyens ont connu la date de la première projection du film, ils ont voulu venir en nombre. Le film était très attendu. Comme ils étaient trop nombreux, ils ont fini par affréter un Airbus. Un avion spécial, rempli de cent cinquante ex-révolutionnaires, a donc fait le trajet Tripoli-Sarajevo rien que pour voir ce film ! Ils auraient dû être plus nombreux, mais il était impossible d'obtenir des visas pour tout le monde. De voir tous ces Libyens arriver à Sarajevo était un moment magique, d'une très grande intensité émotionnelle. En réalité, le film n'avait pas encore sa forme finale. C'était une version longue, de près de cinq heures, que j'avais modifiée en dernière minute, afin que le maximum de révolutionnaires puissent se voir à l'image.

La cinémathèque a récemment consacré un cycle à votre travail sur la guerre, comment situez-vous *Tomorrow Tripoli* par rapport à vos autres films ?

Tomorrow Tripoli est à la fois complémentaire et très différent. C'est un film plus long - près de trois heures -, mais

formellement plus sobre. Un film aussi plus dur dans ses scènes de combat. Avec ce film, j'ai vraiment voulu saisir l'âme de la révolution et du combat, toucher le point d'incandescence de ces réalités humaines, en accompagnant, quand il le fallait, les combattants en première ligne. Le film comporte certaines séquences historiques un peu folles, comme l'assaut dans les rues de Zawiya ou bien l'assaut final de la forteresse de Kadhafi à Tripoli - Bab-al-Aziya. Ce sont des moments de pure adrénaline, où l'on est immergé dans l'action, à la limite de la suffocation. Mais je donne aussi à ces moments une véritable durée dans le film pour en faire des scènes de vie et d'histoire, et pas seulement des séquences chocs. Car il se passe plein de choses au cours d'un assaut. Malgré la tragédie qui peut survenir à tout moment, la vie continue avec sa dimension parfois insolite ou drôle. C'est donc de l'histoire fracassante qui se déroule sous nos yeux, qui fait écho à notre propre passé. Après la projection à Sarajevo, John Burns, un grand nom du journalisme de guerre, qui travaille pour le New York Times, m'a dit : « It's an absolutely terrific movie. A combat film reference ! »*. Que demander de plus ?

* « c'est un film vraiment extraordinaire, un film de guerre de référence ! »

LA LIBYE EN QUELQUES DATES

15 février 2011 : premiers soulèvements à Benghazi, dans l'Est libyen.

19 mars 2011 : premières frappes de l'OTAN.

21 août 2011 : entrée des rebelles dans Tripoli.

20 octobre 2011 : capture de Kadhafi à Syrte, suivi de son assassinat.

7 juillet 2012 : élection du Congrès National Libyen, marquée par la défaite des islamistes.

11 septembre 2012 : attaque du consulat américain de Benghazi.

23 avril 2013 : attentat à la voiture piégée contre l'ambassade de France à Tripoli.

Juin-août 2014 : élections législatives suivies de violents combats dans Tripoli. Le Parlement élu est contraint de s'enfuir et se réfugie à Tobrouk, dans l'Est libyen, où il forme un gouvernement reconnu par la communauté internationale. Pendant ce temps, à Tripoli, les islamistes, qui ne reconnaissent pas les résultats des élections, forment leur propre parlement, qui nomme un gouvernement rival.

2014-2015 : profitant du chaos, Daech s'installe en Libye et plante son drapeau à Syrte, l'ex ville symbole de Kadhafi.

Décembre 2015 : après plus d'un an de négociations sous l'égide de l'ONU, un accord est accepté entre les deux parlements libyens, pour former un gouvernement d'union nationale.





BIOGRAPHIE

Florent Marcie débute la photographie en décembre 1989, pendant la révolution roumaine, avant de se tourner vers la réalisation de films documentaires. Autodidacte, il produit, tourne et monte lui-même ses films, consacrés principalement à l'homme dans la guerre. En 2015, une rétrospective sur son travail, intitulée « Peintures de guerre », est organisée à la Cinémathèque Française. Il collabore occasionnellement avec la presse et est membre de la WARM Foundation*.

**Warm est une fondation basée à Sarajevo, qui soutient les recherches et les travaux sur la guerre.*

TOMORROW TRIPOLI

173' - DCP - 16/9 - COULEUR HD - 2015

Production : NO MAN'S LAND & CIE

CONTACTS



Philippe Elusse

DHR (direction humaine des ressources)

label distribution de Avif cinéma et de Callysta productions

e-mail philippe@d-h-r.org

mobile +33-6-11-17-79-91



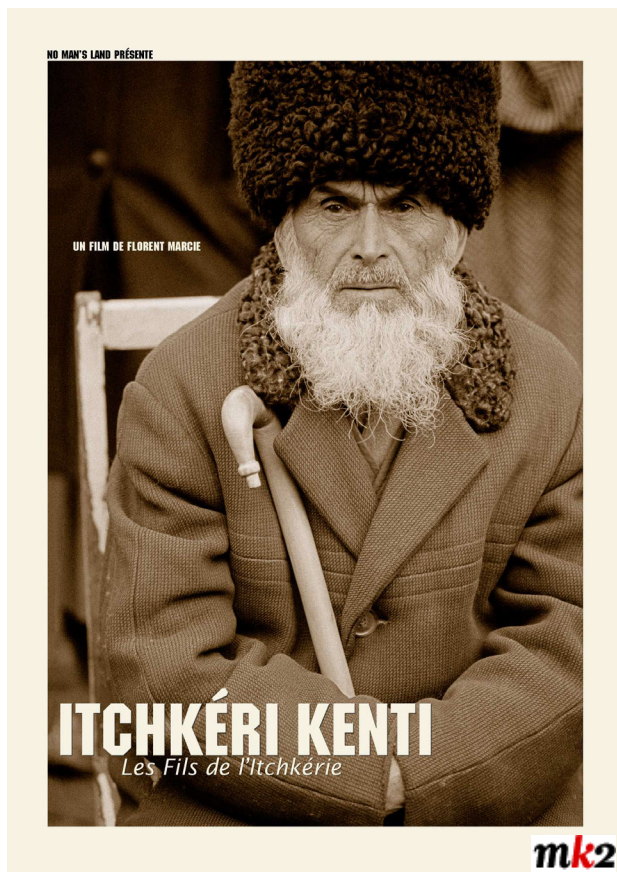
Philomène Bon

NO MAN'S LAND & CIE

e-mail phbon@hotmail.com

mobile +33-610340486

Par le réalisateur de



PREMIERE

« Les images sont plastiquement belles, émotionnellement dévastatrices, historiquement indispensables ».

STUDIO

« Une œuvre salutaire. Un grand film de guerre. »

**Le Canard
enchaîné**

« Un chef-d'œuvre, dans son genre, qu'il est urgent de voir. »

Télérama

« Le film invite à une véritable expérience d'immersion »

Le Monde

« un grand film de cinéma. »



"Tomorrow Tripoli": Il était une fois la révolution libyenne"

Par Hervé BAR

Paris, 27 Oct 2015 (AFP) - Kadhafi les appelait les "rats", ces révolutionnaires qui avaient eu l'outrecuidance de contester son pouvoir, dans la rue puis par les armes. Derrière ses lunettes de soleil, il promettait dans sa logorrhée délirante de les écraser, "rue par rue, maison par maison".

Dans l'irrésistible élan des Printemps arabe, et grâce à l'appui de l'aviation occidentale, ces Libyens avides de liberté ont eu pourtant raison en quelques mois du "Guide de la Jamahiriya", qui régnait sur la Libye depuis 1969.

Un documentaire exceptionnel, diffusé à la Cinémathèque française à Paris, revient sur cette épopée. Des premières heures de la révolte en février 2011, à la fin misérable du colonel, caché à quatre pattes dans un égout, puis lynché par des rebelles exultant, il y a quatre ans presque jour pour jour.

"Tomorrow Tripoli" est "une histoire de la révolution libyenne, à hauteur d'homme et à travers l'itinéraire d'un petit groupe de rebelles du Jebel Nefoussa" (nord-ouest), raconte à l'AFP son réalisateur, le Français Florent Marcie.

"Pendant que le monde a les yeux rivés sur Benghazi (est), ces insurgés défient la dictature à l'autre bout du pays, à Zintan, dans les montagnes du Nefoussa", explique M. Marcie. "Coupés du monde, assiégés par l'armée de Kadhafi, les montagnards vont, contre toute attente, infliger une série de revers aux troupes du régime, jusqu'à parvenir aux portes de Tripoli". De la guérilla du jebel aux rivages de la Méditerranée, "Tomorrow Tripoli" relate le combat de ces hommes simples, emportés par le tourbillon révolutionnaire.

Documentariste hors-norme, M. Marcie a passé près de huit mois au côté de ces combattants. Après la Tchétchénie ("Itchkéri Kenti", tourné en 1996 dans Grozny en ruines), puis l'Afghanistan, son film se veut le troisième volet d'une fresque au long cours, consacrée aux hommes dans la guerre.

Et de la guerre, il y en a dans "Tomorrow Tripoli". De stupéfiantes scènes de combat, et de ces moments si caractéristiques du conflit libyen: les incessants tirs en l'air pour fêter les victoires, l'improvisation souvent totale côté rebelle, ou la faible résistance des forces pro-Kadhafi. Depuis Zintan, le "pays des cavaliers", les rebelles marchent sur Zawiyah, noeud stratégique en bord de mer, qui ouvre les portes de la capitale. Dans ce pays de désert, la progression se fait par de grands bonds en avant, d'une ville à l'autre. On s'arrête quand on fait face à une trop forte résistance - souvent juste une poignée de snipers et de mercenaires africains -, on se jette un peu n'importe comment dans la bataille aux cris d'"Allah wakbar"... Le spectateur suit, sur mode intimiste et via une galerie de portraits, l'épopée de ces "thuars" (révolutionnaires), au hasard des rencontres de Florent Marcie. Il y a Mousa, pilote démissionnaire de l'armée de l'air, qui vit "comme un misérable à cause de Kadhafi". Milad l'ancien, notable et

amoureux des lettres françaises, qui lit dans le texte les odes à la liberté de Jean-Paul Sartre "sous l'occupation allemande".

Et puis surtout, cheikh Madani, vieux paysan-soldat intrépide et insaisissable, adoré de ses hommes, et dont on assiste à la poignante agonie sur un lit d'hôpital.

"Notre vœu le plus cher est de mourir en martyr. Qu'il en soit ainsi", juge dans un sourire apaisé son fils au visage christique, Ibrahim, résumant en quelques mots l'inébranlable foi musulmane des insurgés. Entre deux séquences surréalistes de la télévision officielle, où une présentatrice fustige ces rebelles "venus des cavernes" et brandit son revolver, on sourit à l'un des slogans préférés des insurgés: "Dégage le frisé!".

Point d'orgue du film, la prise d'assaut, sous un déluge de feu, de Bab al-Aziziya, la forteresse présidentielle à Tripoli, dont Florent Marcie, qui collaborait alors pour l'AFP, annoncera la chute au monde entier.

De cette épopée, on pressent déjà les racines du chaos à venir. "C'est un film sur l'énergie révolutionnaire, l'histoire d'une locomotive que l'on ne pourra plus arrêter", résume M. Marcie.

Et on retient encore cette phrase, prononcée par un apprenti journaliste de Zintan, à peine sorti de l'adolescence et ému aux larmes: "la liberté, c'est un petit mot, mais qui signifie beaucoup".

hba/mw/ros

AFP 112008 GMT Oct 27

FLORENT MARCIE À LA CINÉMATHEQUE FRANÇAISE

UNE RÉTROSPECTIVE SUR TOUS LES FRONTS



Sur les montagnes de "Zintan" à 160 km au Sud Ouest de Tripoli.

© DR

Le 25 septembre 2015 | Mise à jour le 25 septembre 2015

FRANÇOIS DE LABARRE
@flabarre

Grand-reporter et cinéaste, l'artiste inclassable présente vingt années de couverture de conflits avec quatre films d'une grande densité.

A 25 ans, il traversait les zones de guerre, clandestinement avec une préférence pour l'autostop ou la marche à pied. L'attirail sur son dos révélait l'ordre des ses priorités : deux caleçons, trois tee-shirt, trois appareils photos, une caméra, des kilos de films et une grande toile blanche. Il la déroulait et demandait à ceux qu'il croisait de mettre leur touche personnelle sur la fresque qui devait incarner ce moment historique dont il était témoin.

De retour de Tchétchénie, il exhibait, amusé, le portrait grossier de Djokhar Doudaïev et racontait que lorsque le chef de guerre, assassiné en 1996, l'avait vu, il avait souri et s'était contenté de dessiner une petite moustache. Quand Florent Marcie partait en reportage, cela durait au pire quelques semaines, au mieux quelques mois. Puis il passait des mois à monter ses films en se dégageant avec une grande facilité de toutes contraintes matérielles, préférant vivre dans une chambre de bonne en se nourrissant de «Yop» plutôt que de courir après l'argent.

FLORENT MARCIE, UN ARTISTE À CONTRE-COURANT

Au contraire de son époque, Florent Marcie travaille sur un temps long, à contre-courant des idées reçues et des discours uniforme et pour un public bien plus large que celui de l'hexagone. Ses films se veulent universels connaissent souvent un vrai succès dans les pays où ils sont tournés. C'est le cas de «Itchkéri Kenti» projeté le vendredi 27 novembre à la cinémathèque. Plutôt que des biens de consommation, ces films sont des biens de compréhension qui frôle une réalité souvent invisible à l'écran en particulier dans des média souvent trop friands de sensations fortes et de raccourcis intellectuels.

Les films projetés ce soir sont le fruit de nombreux séjours en Afghanistan. A une époque où le pays n'attire pas beaucoup l'attention des médias occidentaux, Florent Marcie y promène déjà sa caméra, croisant la route de Christophe de Ponfily. Marcie filme les premières interviews avec des Taliban -alors totalement inconnus du grand public- retenus par le commandant Massoud. «Saïa» est une fresque qui présente un combat de nuit sur une ligne de front du côté des forces de l'Alliance du Nord. Commandant Khawani, le portrait d'un chef de l'Alliance du Nord.

Le film projeté le 23 octobre se déroule dans les montagnes de la province de Zintan pendant la guerre en Libye. Les combattants de la «Katiba Zintan», se sont illustrés pendant les combats contre les forces loyalistes et la prise de Tripoli. Après la chute du régime de Kadhafi, ils occupent l'aéroport et certains quartiers de la capitale libyenne avant de se faire chasser par les milices de Misrata. Après avoir vécu des mois au milieu de ces combattants, quand la plupart des journalistes pressés par leur rédaction n'y passaient que quelques heures, Florent Marcie réalise ce film d'une durée de trois heures.

Cinémathèque française

51 rue de Bercy
75012 Paris

Vendredi 25 septembre

19h30 Saïa (les ombres) (30')
20h00 Commandant Khawani (90')

Vendredi 23 octobre

19h30 «Tomorrow Tripoli» (180')

Vendredi 27 novembre

Itchkéri Kenti (145')

EXTRAITS DU CATALOGUE DE L'EXPOSITION "SOULÈVEMENTS" ORGANISÉE AU JEU DE PAUME

1999–2015.

Créer l'Ur-Information.

***Tomorrow Tripoli*, Florent Marcie (France-Libye)**

La popularisation des outils numériques de réalisation et de diffusion permet aux créateurs et énonciateurs de tous ordres une autonomie intégrale, au sens où celle-ci tient l'ensemble de la chaîne, depuis la conception jusqu'à la mise en circulation des images. Au couple traditionnel Désinformation et Contre-information, il faut adjoindre désormais le terme d'Ur-Information, l'information originaire, dans la mesure où celle-ci précède l'information officielle, qui l'exploite pour la déformer, simplifier et trahir. La fin des années 1990 voit fleurir simultanément les collectifs de Contre-Information tels IndyMedia, et les politiques solitaires, pratiquant l'assaut visuel aussi librement qu'Albert Londres le reportage littéraire. Exemplairement, Florent Marcie, fresquiste au long cours, entreprend son premier voyage en Tchétchénie en 1996. Monté en 2007, *Itchkéri Kenti* résulte de dix années de réflexions et de voyages au cœur de la résistance tchétchène, à mesure de l'histoire d'un peuple en lutte avec le pouvoir central depuis la fin du XVIII^e siècle. Images du Russe en Tchétchénie, images du Tchétchéne selon les Russes, films ethnographiques du passé, bande vidéographique d'un présent simultanément vécu et réfléchi, comme si Fabrice del Dongo regardait la bataille en plan de grand ensemble et en plan trop rapproché ... *Itchkéri Kenti*, histoire subjective d'une situation collective, prend le temps d'exposer et de décrire les différentes formes de conflits, matériels, culturels, temporels, qui structurent une lutte populaire. En 2000, Florent Marcie tourne *Saïa*, film expérimental sur une ligne de front en Afghanistan. En 2015, il termine les deux autres pans de sa trilogie consacrée aux hommes dans la guerre (Tchétchénie, Libye, Afghanistan). Le deuxième volet, *Commandant Khawani*, brosse le portrait d'un jeune commandant afghan sur la base de Bagram en 2001 au moment de la prise de Kaboul. Le troisième volet, *Tomorrow Tripoli*, décrit la lutte de rebelles libyens pendant la révolution. Depuis la ville de Zintan, dans les montagnes du Nefoussa, un groupe de simples citoyens s'organise peu à peu, combat d'abord sur place l'armée de Khadafi qui l'assiège, puis descend vers la mer, vers Zawiya et jusqu'à Tripoli. Sous les balles et les obus de mortiers qui pleuvent jour et nuit, dans les champs de mines, progresse la colonne et Florent Marcie avec elle. Au risque de mourir presque pour chaque plan, Marcie documente de façon impavide la guérilla montagnarde puis urbaine qui reprend les routes puis les rues une par une, ainsi que les rencontres les plus inattendues (un Zintanais qui a tellement lu Quatrevingt-treize de Viétor Hugo qu'il l'a abîmé et applique les pages de Jean-Paul Sartre sur l'Occupation allemande à sa situation libyenne; un bouleversant mercenaire du Darfour prénommé Khadafi...). Plus encore que l'ultime prise de la forteresse présidentielle par les Zintanais, quelques plans filmés au long de l'autoroute tandis que la colonne roule vers Tripoli à eux seuls justifient l'existence pourtant usuellement réifiante des appareils contemporains d'enregistrement : dans les faubourgs de Tripoli, les femmes, les enfants, les habitants sortent par familles entières de leurs quartiers et s'avancent vers les combattants pour fraterniser, agitant leurs bras, hurlant victoire, bondissant de joie et d'enthousiasme, tandis que les klaxons déchaînés des rebelles les saluent, comme pour sceller un mariage avec leur liberté retrouvée.

Nicole Brenez

Florent Marcie, au cœur de la révolution libyenne

AMBIANCE ECOLE DU BLOG
 PAR SANDRINE DIONYS



BONDYBLOG

Journaliste et réalisateur de documentaire, Florent Marcie a animé une masterclass au Bondy Blog le mois dernier. Son parcours et son travail ont laissé bouche bée les blogueurs venus l'écouter ce samedi matin.

Encore sous le choc des extraits de *Tomorrow Tripoli*, le dernier film de Florent Marcie, les participant-e-s de son école du blog ont du mal à trouver leurs mots dans la salle de projection refroidie par les scènes de guerre et les rares degrés Celsius de cette matinée de février 2015 à Bondy. Plongé-e-s au cœur de la révolution libyenne lors de la prise de Tripoli par les rebelles de la ville de Zintan, opposés au colonel Kadhafi, le son des balles perce les tympans accompagnés des cris incessants « *Allahou akbar* ». Quand Florent Marcie anête le documentaire pour reprendre ses explications, un soulagement se fait ressentir.

A l'instar de son auteur, le film est sans concession, même si voir la mort en face par écran interposé, permet de mettre des images sur le récit et le parcours hors sentier battu que nous narre le réalisateur depuis le début de sa masterclass.

« Incroyable » laissent échapper plusieurs de celles et ceux qui retrouvent l'usage de la parole. « *Le gars est un héros* » commente Fethi. Pour être passé entre les balles et avoir ramené un document unique de 3h15, tourné, produit et monté par lui-même en Libye entre 2011 et 2014, ou le fruit de 3 ans et demi de travail « in situ » et acharné.

Années 1990 : ses débuts en tant que reporter



Florent Marcie est hors norme. Pas d'école de journalisme ou de cinéma en bas de son CV mais des lignes de vies professionnelles plus extraordinaires les unes que les autres cimentées par sa curiosité, sa soif d'aventures et de voyages aux confins des cultures, des civilisations et de l'âme humaine.

Ses débuts de reporter de guerre coïncident avec la révolution roumaine de 1989. Il a 21 ans. Déjà globetrotter durant ses études de droit et de sciences politiques à Paris Assas, il ne peut résister à l'appel de l'histoire. Il se débrouille pour entrer dans le pays et rejoindre Timisoara. A l'université

d'où est partie la révolution, il se rend compte qu'il est le seul étranger sur place aux côtés de 15 jeunes barricadés. Sympathisant avec ces étudiants, il crée avec eux une association de coopération culturelle. Sans argent pour rentrer en France avec 2 d'entre eux, ils sautent dans un avion militaire français qui évacue des civils. Sur le tarmac à Paris, ils sont approchés par un représentant d'une agence de presse qui récupère des photos papiers apportées par un des jeunes roumains. En direct, il

assiste à la transaction entre l'agence et Paris Match. La semaine suivante, les clichés font le tour du monde. Florent Marcie prend conscience qu'il est possible « de vivre » de l'actualité et d'en faire son métier

Yougoslavie en guerre, Algérie entre les deux tours de l'élection annulée de 1991 : Florent Marcie finit toujours par atterrir sur les points chauds de la planète. Appareil photo en bandoulière pour ne pas être pris pour un informateur mais bien un journaliste, il témoigne de ce qu'il voit et propose ses textes aux médias français et les photos aux agences de presse.

En 1995, il sympathise avec des SDF qui vivent dans le tunnel ferroviaire de la petite ceinture à Paris. Il décide d'en faire un documentaire qui deviendra *La tribu du tunnel*. Au début, aidé par un ami caméraman, il apprend la technique en regardant puis « en faisant ». De la même façon, il devient producteur en 1997 pour le film *Une fille contre la mafia* de Marco Amenta.

En 1999, alors qu'il se trouve en Afghanistan pour un reportage sur une mine d'émeraude, il assiste aux attaques des Talibans pour « nettoyer la zone » de l'ethnie Tadjik notamment. Il croise de nombreux étrangers venant du Yémen, du Golfe, du Maghreb, d'Angleterre et qui appartenaient déjà à Al Qaïda, ce qu'il ignore alors. Il décide d'abandonner le reportage sur la mine pour enquêter sur ces nouveaux combattants qui font (ce qu'on nomme aujourd'hui) le djihad. De retour à Paris, personne n'est intéressé par ses images ou les histoires collectées sur cette zone de conflit.

« J'étais pauvre le 10 septembre et au lendemain du 11, je n'avais jamais eu autant d'argent de toute ma vie »

Tout bascule le 11 septembre 2001. Quand les tours du World Trade Center s'effondrent, Florent Marcie est à l'ambassade d'Afghanistan à Paris pour préparer un nouveau départ et prendre des nouvelles du Commandant Massoud, afin d'infirmer ou confirmer son assassinat. Il raconte de ce qu'il a filmé quelques mois auparavant. Le hasard fait que son interlocuteur connaît très bien une des deux présentatrices d'*Envoyé spécial*. En deux jours, il trie 80 heures de rushes et d'interviews pour sortir un 12 minutes diffusé le 13 septembre en prime time sur France 2. Le reportage est vendu dans le monde entier. « *J'étais pauvre le 10 septembre et au lendemain du 11, je n'avais jamais eu autant d'argent de toute ma vie, alors qu'avant, personne ne voulait de ce sujet ! Paradoxe de ce système et de ce milieu qui fonctionnent par flux...* ».



Suivent *Le kiosque et la guerre*, film expérimental tourné à Paris pendant la guerre d'Irak en 2003 et surtout *Itchkéri Kenti* distribué au cinéma par MK2, rencontrant un beau succès critique et dans les festivals. Ce documentaire long métrage tourné en Tchétchénie circule sous le manteau dans ce pays ravagé par deux guerres et devient une référence pour le peuple tchétchène.

Le temps vient à manquer pour remonter le fil de l'ensemble de la vie de ce self made man doublé d'un self media maker. Et en dépit du glucose des loukoums de Turquie offerts par Florent Marcie, qui adoucissent un peu les 3 heures de la cette masterclass si intense en carnets de voyages et images de guerre, il faut bien qu'elle se termine afin que chacun-e retrouve le quotidien de sa vie et une vraie pause déjeuner. Mais quel parcours et quelle leçon de journalisme le groupe vient de vivre... Quelle claque !

Sandrine Dionys

Borci iz Libije na premijeri u Sarajevu ³

juli 2014 Izmijenjeno 21:49 CEST



U okviru festivala Warm prikazan film "Tomorrow Tripoli", zbog kojeg je u Sarajevo došlo 160 gledalaca iz Libije.

Film *Tomorrow Tripoli* prikazan je u četvrtak u Sarajevu, u okviru festivala Warm. Na premijeru je doputovalo više od 160 gledalaca iz Libije.

Tarik Almadny je 21-godišnji borac koji je učestvovao u rušenju režima Moammara Gaddafija. Izborio se, jer je, kako kaže, Libija danas slobodna zemlja.

"Želimo bolju budućnost. Niko u Libiji, posebno mladi, ne želi rat u zemlji. Vjerujemo u bolje sutra."

Tarik je Sarajevu zbog premijere filma koji govori o ratu u Libiji. Priču o revoluciji kroz film je ispričao francuski reditelj Florent Marcie. S revolucionarima je na prvim linijama proveo osam mjeseci.

Strah među ljudima

"Dok je većina izjavljavala iz Bengazija, Tripolija i Misrate, ja sam bio na drugoj strani, na planinama u blizini Tripolija. Pomogli su mi da snimim film do kraja. Bilo je teško, jer nisam znao njihov jezik. Kulture su nam potpuno različite, ali uspjeli smo zajedno. Ovo je film o spoju različitih kultura, borbi za slobodu i vrijednosti", kazao je Marcie.

O kulturama i vrijednostima njihove zemlje i dalje će se pričati, kažu Libijci. No, strah je i dalje prisutan među ljudima.

Mohammed Alazhari, ministar komunikacija Libije, objašnjava: "Danas je Libija drugačija zemlja. Život se normalizirao i nadamo se boljoj budućnosti. Sve ovo što se dogodilo je dobro za slobodu i demokratiju. Ipak, sigurnost je još ugrožena."

Sukobi u Libiji nisu mogli biti prikazani u četiri i po sata, koliko traje ovaj film. Osim publike koja je doputovala u Bosnu i Hercegovinu, premijeri je prisustvovao i veliki broj Sarajlija.

Izvor: Al Jazeera

L'image de la semaine



Une chronique sur France Info

Texte : **Dimitri Beck**

IL ÉTAIT UNE FOIS LA RÉVOLUTION LIBYENNE

Des combattants libyens sont arrivées à Sarajevo pour assister à la première mondiale de "Tomorrow Tripoli. The Revolution of the Rats", film documentaire qui leur est consacré.

Son réalisateur, le Français Florent Marcie, est là pour les accueillir.

Un happening hors du commun pour la première édition du festival de la fondation WARM.



© Dimitri Beck

Arrivée d'ex-rebelles libyens de Zintan, à l'aéroport de Sarajevo, le 2 juillet 2014.

Sur cette photo, prise mercredi 2 juillet à l'aéroport de Sarajevo, capitale de la Bosnie-Herzégovine, c'est une arrivée pas comme les autres. Une histoire professionnelle et humaine franco-libyenne incroyable, celle de Florent Marcie [à gauche sur l'image], réalisateur indépendant de films documentaires, et de Milad Lamine [au centre], un combattant libyen qui a pris les armes contre Kadhafi de février à octobre 2011, huit mois d'une guerre civile qui a conduit à la chute et à la mort du dictateur.

Tout commence en février 2011. Florent Marcie décide de se rendre à Zintan, une ville rebelle au régime de Kadhafi, située aux portes du Sahara, dans une région montagneuse à 170 kilomètres au sud de Tripoli. Là vivent 40 000 habitants. Mais, à Zintan, il règne plutôt une ambiance de village, comme nous le raconte Florent Marcie.

Le Français fait le choix d'aller, seul, dans cette ville où la presse ne va pas, loin des combats de Benghazi, à l'est du pays. Il y rencontre un peuple de bédouins, réputés pour être d'après combattants, reconnus depuis toujours pour leurs faits d'armes.

Parmi eux, il y a Milad Lamine, aujourd'hui âgé de 60 ans, un des "anciens" et des sages de Zintan. Il est amoureux de la philosophie et de la Révolution française. Dans son salon, à côté de "La Joconde", sa bibliothèque regorge de livres de grands auteurs: Victor Hugo, Jean-Paul Sartre, Albert Camus mais aussi des Grecs et des Humanistes. Avec Milad Lamine, le réalisateur aborde les grandes questions de société, parle de politique et de liberté. Au fil de la conversation, ils abordent la vie quotidienne de Zintan, ses combats jusque dans les tranchées.

Dans le film de Florent Marcie, on rencontre aussi Moqtar Dwabe, un ancien guide touristique devenu, par la force des choses, un combattant et même un grand commandant avec la prise de l'aéroport de Tripoli.

Le réalisateur français reconnaît que ces rebelles de Zintan sont certes de grands combattants mais qu'ils n'ont pas encore le sens politique.

Florent Marcie a passé tellement de temps à leurs côtés que la ville l'a fait citoyen d'honneur, nous a confié sa compagne. Tout le monde là-bas le connaît, y compris les femmes, alors qu'il n'en a rencontrées aucune.

"Tomorrow Tripoli. The Revolution of the Rats" ("Demain Tripoli, la révolution des rats", du nom que Kadhafi donnait aux révolutionnaires) est projeté en avant-première mondiale lors de la **première édition du festival de la fondation WARM** (War Art Reporting Memory) à Sarajevo. Également coproducteur du film, la fondation WARM est dédiée à l'étude, sous toutes ses formes –films, photos, théâtres, performances, etc.–, des conflits contemporains.

contemporains.



© Dimitri Beck

Il y a deux semaines, Florent Marcie est retourné à Zintan pour finaliser le montage de son film et pour expliquer que la première projection se ferait à Sarajevo et non en Libye, comme certains s'y attendaient. "Ils ont tous compris. Ils ont dit que cette initiative était très bien. Et ont ajouté: 'Qu'a cela ne tienne, nous viendront!'" Au début ils ne sont qu'une poignée à demander un visa. Puis ce sont 20, 50, 100 jusqu'à 200 demandes. Panique à Sarajevo pour obtenir en à peine quinze jours toutes les autorisations. Au total, 166 Libyens sont finalement venus. A la descente de l'avion privé qu'ils ont spécialement loué pour l'occasion, les jeunes en tenue occidentale se mélangent à ceux en costume et aux sages en tenue de bédouin.

La projection du documentaire fleuve, qui dure plus de quatre heures, a lieu ce jeudi 3 juillet à Sarajevo. Florent Marcie espère qu'il sera projeté un jour en France, peut-être dans une version plus courte. En attendant, il souhaite continuer de suivre les combattants de Zintan. Mais veut aussi s'impliquer dans des projets de société et contribuer à former des jeunes à la vidéo. Sa caméra n'a pas fini de tourner. La révolution n'est pas non plus terminée...



© Dimitri Beck



The Associated Press
@AP

By AIDA CERKEZ

AP Photo/Marko Djurkovic

Home » Bosnia and Herzegovina » Libyan rebels fly to Bosnia to see revolution film

SARAJEVO, Bosnia-Herzegovina (AP) — More than a hundred Libyan rebels, sporting new suits, chartered a plane on Thursday to travel to the Sarajevo premiere of a documentary about their revolution.

The film "Tomorrow, Tripoli" follows the insurgents from the Libyan town of Zintan from the start of the uprising to the fall of leader Moammar Gadhafi in 2011.

French director Florent Marcie, who filmed the Zintan fighters for eight months, said the group immediately applied for Bosnian visas when he told them the film would premiere in Sarajevo. It was screened at the WARM festival, which is entirely dedicated to world conflicts.

"I did not finish my sentence and there were 10 people around me who said they want to come," Marcie said. The word spread fast and initially 4,000 Zintanis wanted to come but in the end about 120 did.

The excited rebels recorded the 4 1/2 hour version of the movie with their smartphones until their batteries died. A shorter version will be shown to the public later.

Marcie said he made the movie to "to show the soul of a revolution."

Mussa Dwaib, a rebel prominent in the film, said the men figured that if Marcie had the nerve to follow them through battle, the least they could do was get to Sarajevo.

"We struggled for freedom, we gained that freedom and now we are free people," he said.

Another rebel, Ibrahim al-Madani, saw his father dying for the first time in the cinema Thursday since Marcie was the only one in the emergency room when it happened.

"My cousins also were fighting together against the Gadhafi troops and now they are not here," he said. "It was really hard."

Zintan is a small, traditional town of some 50,000 residents in north-western Libya, around 136 kilometers (85 miles) southwest of Tripoli. Residents formed a powerful militia, known for its battles with government soldiers.

Marcie told the AP he started following these fighters with his camera after a surprising chat with one of them about the works of French philosopher Jean-Paul Sartre.

Times-Herald

LOCAL NEWS

News ▾ Sports ▾ Business ▾ Entertainment ▾ Lifestyle ▾ Obituaries ▾ Jobs ▾ Opinion ▾ Marketplace ▾ Tools ▾

Search

Libyan rebels fly to Bosnia to see revolution film

The Associated Press

POSTED: 07/03/2014 08:19:59 AM PDT

0 COMMENTS

SARAJEVO, Bosnia-Herzegovina (AP) — Some 120 Libyan rebels have chartered a plane and traveled to Sarajevo to watch the premiere of a documentary about their revolution.

French director Florent Marcie filmed the insurgents from the Libyan town of Zintan from the start of the Libyan uprising to the fall of leader Moammar Gadhafi in 2011. He was screening his film "Tomorrow, Tripoli" on Thursday for the first time at Sarajevo's WARM festival.

The movie got its title from a popular promise the insurgents used to boost themselves for eight months.

Marcie said the Zintan fighters immediately applied for Bosnian visas and chartered a plane when he told them the screening would be in Sarajevo.

The excited rebels recorded the 4 1/2 hour long movie with their smartphones until their batteries died.

Nicole Brenez

NICOLE BRENEZ IS A PROFESSOR OF CINEMA STUDIES AT THE SORBONNE AND CURATOR OF THE AVANT-GARDE FILM SERIES AT THE CINÉMATHEQUE FRANÇAISE IN PARIS.

1 **NO HOME MOVIE** (Chantal Akerman)

This was a dark year for avant-garde cinema, as we witnessed the disappearance of René Vautier, Manoel de Oliveira, and Chantal Akerman. What is the origin of self-expression? Akerman often remarked that her work was structured by her mother's silence about Auschwitz. Her final film, which premiered in Locarno only weeks before her death, offers a quotidian—and thus all the more poignant—dialogue between them.

2 **JEAN-LUC GODARD'S THANK-YOU**

VIDEO ON WINNING THE PRIX D'HONNEUR DU CINÉMA SUISSE A new incarnation of critical thinking that defies death itself—before it attacks, while it attacks, and after defeating it.

3 **COMMANDER KHAWANI** and

TOMORROW TRIPOLI (Florent Marcie) French documentarian Florent Marcie completes his crucial war trilogy—which

began with *Itchkéri Kenti* (2006), an account of the conflict between Chechnya and Russia—with new films about Afghanistan and Libya, respectively, revealing totally unexpected dimensions of warfare.

4 **GET ALL THAT, AN?** (Anthony Stern)

Painter, photographer, filmmaker, and glassblower Anthony Stern visits his own visual archives and offers a cinematic poem about the British counterculture of the 1960s.

5 **WAKE (SUBIC)** (John Gianvito)

Part two of Gianvito's sprawling fresco of American imperialism's devastating legacy in the Philippines.

6 **VERTIÈRES I, II, III** (Louise Botkay)

Following in the footsteps of Rudy Burckhardt and Maya Deren, the Brazilian filmmaker Louise Botkay has crafted a magnificent poem in Super 8 celebrating and singing Haiti, her onetime home.

7 NOTFILM (Ross Lipman) A deep, intense, and patient journey into Samuel Beckett's *Film* of 1965. *Not film* is also a model of visual historical analysis.

8 **THE GREAT WALL** (Tadgh O'Sullivan)

Franz Kafka's 1917 short story "The Great Wall of China" provides a key to considering the contemporary multiplication of interstate and intercontinental walls, especially around Fortress Europe.

9 **LOS (DEPENDIENTES)** (Sebastian

Wiedemann) Using footage from Argentinean political cinema from 1956 to 2006, Colombian filmmaker Sebastian Wiedemann show us not only the ghosts of

historical struggles but the very reason we need images so badly.

10 **PETER WHITEHEAD, TERRORISM**

CONSIDERED AS ONE OF THE FINE ARTS: THE SCREENPLAY AND CROSSWORDS: ALL-OUT WAR CONSIDERED AS ONE OF THE FINE ARTS (both **Hathor Publishing UK**) Peter Whitehead is now publishing the screenplay and archival material pertaining to his 2009 inquiry into the French state-sponsored terrorism that destroyed Greenpeace's *Rainbow Warrior* in 1985, and novelistic memories of his travel "on the run from war in the Nafud desert" in Saudi Arabia: two explorations of the relationship between phantasm and disinformation.

Libye

« Faites savoir tout cela »

Alors que l'armée libyenne repousse inexorablement les combattants sur le front est, d'autres insurgés se préparent à résister. Reportage dans le djebel Garbi, à 120 kilomètres de Tripoli, où des montagnards se disent « prêts à se battre pendant des mois »



Florent Marcie

Zintan (Libye)
Envoyé spécial

La révolte libyenne a ses héros méconnus. Ils se battent à 120 kilomètres au sud ouest de Tripoli, dans le djebel Garbi. « Ici, à Zintan, nous nous sommes révoltés en même temps qu'à Benghazi, le 16 février, mais personne n'en a parlé parce que les médias ne pouvaient pas accéder à cette région », explique Moussa, l'un des responsables du comité révolutionnaire local. À l'est, la frontière avec l'Égypte est ouverte, mais à l'ouest, les

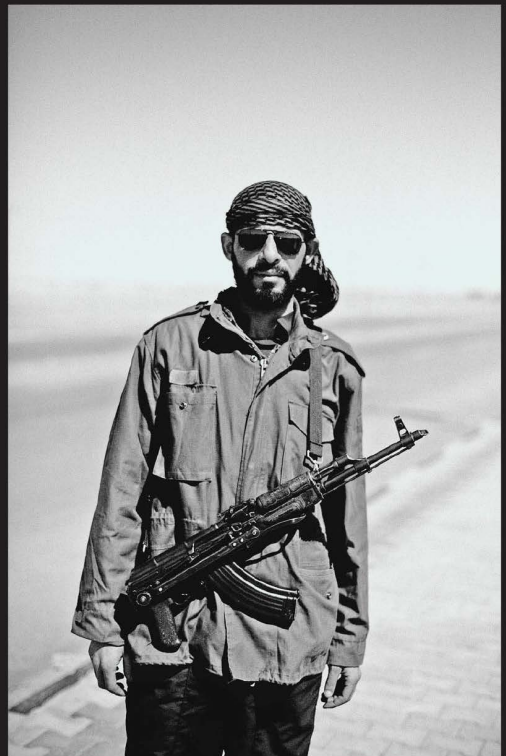
postes frontalières avec la Tunisie sont tenus par les forces de Kadhafi. « La province est boudée ».

Comme toutes les villes rebelles de cette région montagneuse, Zintan se prépare au combat. De longues routes, des pelleteuses creusent des tranchées, tandis que des volontaires montent la garde à des checkpoints improvisés. « Au début de l'insurrection, nous luttons pacifiquement, se souvient Khaled, en caressant le canon de son fusil d'un autre âge. Les forces de Kadhafi nous ont tiré dessus, il a bien fallu se défendre. Nos meilleures armes étaient des fusils italiens comme celui-ci la date est gravée dessus : 1936. Il appartenait à mon grand-père. Nous sommes attaqués et dépêché

munitions, et à chaque combat, nous nous emparons de matériel militaire ».

Coupés du reste du monde, les insurgés du djebel Garbi sont particulièrement fiers de leur révolution. « Nous ne pouvons compter que sur nos propres forces », souligne Moussa. Kadhafi a bien essayé de nous acheter en offrant 1 million de dinars à chaque famille, mais nous avons refusé. Notre liberté n'a pas de prix. Nous manquons de tout, mais nous sommes des montagnards endurcis. S'il le faut, nous pouvons nous battre pendant des mois. Pour nous, c'est la liberté ou la mort ».

Par son relief escarpé, Zintan forme un bastion naturel. Au nord, la ville domine la vallée de Khosha, celle de l'oléiculture.



Paroles de combattants du front de l'Est

« Je suis venu au front avec un groupe de trente hommes de Darna, raconte Mohammed Achour, 24 ans, chômeur vivant à Darna, rencontré sur le front de Ras Lanouf. On a vu à la télévision que des gens combattaient, alors on a décidé de venir les aider, de lutter avec eux. Même si je n'imaginais pas que cette révolution devienne une guerre, je pense que c'est un bon combat. Kadhafi doit mourir. C'est un dictateur. Il ne

faut plus qu'il dirige ce pays... Après ce qui s'est passé à Tunis et au Caire, on a voulu, nous aussi, exprimer notre opinion. On a manifesté et l'armée nous a tiré dessus. Alors on combat... Ma famille est inquiète pour moi bien sûr, mais elle me soutient... Je combattrai jusqu'au départ de Kadhafi. » Certains combattants sont issus de l'armée régulière, comme Salem Abdel Wahad, 31 ans,

ancien militaire vivant à Tobrouk, également rencontré sur le front de Ras Lanouf. « J'étais soldat, basé à Tripoli. Ils m'ont finalement renvoyé de l'armée, car ils n'ont pas confiance dans les gens de l'Est. Ils m'ont même fait passer par un asile un moment, décrétant que j'étais fou. Mais ce n'est pas une guerre entre l'Ouest et l'Est. Personne en Libye n'aime ce type, Kadhafi. Les officiers de l'armée sont forcés de

nous combattre parce que leurs familles servent d'otages... Pour vaincre, nous avons besoin de l'aide d'Obama, et de l'aide d'Allah. Obama, il doit juste bombarder la maison de Kadhafi à Tripoli, et tout sera fini. » Shrai Nouri, 30 ans, est employé d'hôpital. Il vit à Darna. Rencontré sur le front de Brega, il raconte les raisons de son engagement dans la rébellion : « Nous avons manifesté

sement direction de la Méditerranée. Pour regagner les hauteurs, tout vient de la provenance de la plaine et d'emprunter une route en lacets taillée dans la paroi. Pointés sur les crêtes, des gendarmes gogues surveillent jour et nuit le moindre mouvement suspect. Du haut de leur promontoire rocheux, les insurgés n'hésitent pas à lancer des raids contre les forces de sécurité de Kadhafi, qui sillonnent les routes quelques kilomètres en contrebas.

Moussa : « Nous savons que Kadhafi envoie des troupes pour nous attaquer. Elles sont mieux armées que nous, mais au lieu d'attendre qu'ils pénètrent dans la ville, nous préférons leur tendre des embuscades. » Dans la nuit du 7 mars, un audacieux coup de main s'est soldé par une prise inespérée : un blindé, une batterie de mitrailleuses, des Jeeps équipées de mitrailleuses lourdes, des lance-roquettes antichar et un stock de munitions.

Dans l'undis pick-up qu'ils venaient de dérober, les insurgés ont aussi fait un macabre découverte : jetés à l'arrière, quatre corps en uniforme, pieds et poings attachés, abattus d'une balle dans la tête. « Des soldats de Kadhafi qui ont refusé d'appuyer ses ordres », assurent-ils. Ils ont été exécutés. Pour nous, ce sont des martyrs. Avec Kadhafi, plus rien n'est sous contrôle. Toute cette armée humaine est capable d'imaginer ce qu'elle a fait. »

La terreur que fait régner Kadhafi dans ses propres rangs explique l'indulgence des insurgés pour leurs prisonniers. « Je me suis engagé dans l'armée de Kadhafi parce

que je n'avais pas de travail, confie Mohamed, capturé lors d'une embuscade. Mais avec ce que je gagnais, je ne parvenais même pas à nourrir ma famille. Entre soi, nous parlons très peu de la situation parce que nous nous méfions tous les uns des autres. Les seules informations que nous recevons sont contrôlées par Kadhafi. Si nous déboulons, nous savons tous ce qu'il nous attend. »

Parmi les prisonniers détenus à Zintan, plusieurs dizaines sont originaires d'Afrique noire. Certains ont été arrêtés au cours d'affrontements — des mercenaires —, d'autres alors qu'ils circulaient en mini bus, habillés en civil. « Ceux-là prétendent qu'ils travaillent dans la construction, s'emporte Adil, leur gardien. C'est possible, mais regardez leurs mains : les- ce qu'ils ont fait, est-ce que c'est de travailler ? ! L'argent, ces hommes sont des mercenaires ! » La plupart des prisonniers étranges parlent français et affirment qu'ils sont maliens. Mais Adil interdit qu'on leur pose des questions : « Tant que nous n'avons pas fini de les interroger, nous voulons pas qu'ils communiquent avec des étrangers. »

Galvanisée par les derniers succès militaires des insurgés, la population de Zintan baigne dans un sentiment d'euphorie mêlé d'inquiétude. Le jour, des cortèges de manifestants traversent la ville dans un concert de klaxons et de chants révolutionnaires ; la nuit, un amoncellement de pousset de carcasses carbonisées, servant de point de ralliement, se transforme en un gigantesque feu de joie. « Nos frères d'ins-

te, nous l'avez vu, nous l'avez vu, nous l'avez vu », insiste Khaled. Des le premier jour, sous l'impulsion, nous avons su nous organiser, créer des comités révolutionnaires. Toutes les volontaires, jeunes ou vieux, se sont vu confier des responsabilités. » Sa famille a reçu pour mission de sécuriser sa rue, lui doit assurer le bon fonctionnement de la connexion Internet de son café.

À Zintan, tous les prétextes sont bons pour entretenir la flamme révolutionnaire. Un soir, il a suffi qu'Al Jazira diffuse des images d'un rassemblement pro-Kadhafi pour que plusieurs centaines de manifestants déboulent dans les rues de la ville, dans un invraisemblable capharnaüm. Agglutinés sur un bulldozer, des grappes d'adolescents se pressent dans les rues, les regards fixés sur un haut-parleur saturé. Emportés par la vague d'enthousiasme, des combattants, surgis de la nuit, se joignent bientôt à la foule en vidant leurs chargeurs vers le ciel étoilé. Chauffée à blanc, la ville entière semblait avoir rouillé qu'une contre-attaque des forces de sécurité était prévue pour cette même nuit.

Relative protection naturelle

Car si le versant nord de la ville profite d'une relative protection naturelle, la menace peut surgir des autres directions. À l'ouest, la route qui se dirige vers la frontière tunisienne est à peu près contrôlée par les rebelles, mais les troupes de Kadhafi, filant front face sur toute la longueur. La moindre percée des forces ennemies sur ce tronçon conduirait à l'isolement de Zintan,

puis à son encerclement. Au sud, en direction du désert, rien n'empêche les forces de Kadhafi d'entreprendre une manœuvre de contournement, et plusieurs batteries de missiles auraient d'ailleurs été postées pour bombarder la ville. À l'est, en remontant vers Tripoli, le danger est encore plus grand : une soixantaine de kilomètres à peine séparent Zintan de Gharyan, la grosse ville de garnison qui protège l'accès de la capitale. De fait, qui contrôle Gharyan fait peser une menace directe sur Tripoli, soit sur les villes insurgées du sud-ouest. Pour l'heure, Gharyan est aux mains des troupes de Kadhafi.

À la périphérie de Zintan, plusieurs mitrailleuses anti-aériennes, dissimulées sous des branchages, assurent la défense de la ville. Car la menace peut aussi bien venir du ciel. « Nous n'avons pas peur de Kadhafi, martèle Azro, l'un des mitrailleurs, mais nous nous inquiétons de ce qu'il adviendra de ces pipelines, là, me dit-il, le bombardement. Longue la ville par là, un ruban terre rectiligne marque l'emplacement des trois oléoducs qui remontent du désert vers la Méditerranée. Au loin, des terrasses arides, parsemées d'oliviers, s'étendent à perte de vue en direction des champs pétrolifères.

Après avoir effectué une large boucle autour de la ville, un avion de chasse semble disparaître un instant, avant de piquer sur Zintan, qu'il survole en rassemblement, dans un vacarme assourdissant. La manœuvre est si soudaine qu'aucune mitrailleuse n'a eu le temps de se mettre

en action. « C'est un Mirage, s'écrit Moussa, il doit repérer nos positions. »

Pour Kadhafi, le Djebel Garbi est stratégique, mais la priorité se situe à l'est. À la différence des forces révolutionnaires de Benghazi, aucune ville de la région, de Nalut jusqu'à Zintan, n'a les moyens de lancer une offensive d'envergure. Tout au plus peuvent-elles se défendre et mener des opérations de guérilla. Mais les ordres du Djebel Garbi sont étroitement liés à la situation du front méditerranéen. Chacun, ici, le sait, et suit l'évolution des combats, rivé à son téléviseur, en se demandant des raisons d'espérer. « Même si nous manquons d'armes, notre courage fera la différence. » « Faites savoir que le Djebel Garbi s'est soulevé contre Kadhafi », s'entendit Mohammed, et qu'on nous somme de placer sous notre tente Benghazi. L'attente avait été longue, nous sommes unis contre le dictateur. Berbères, Arabes, tribus, tout « un à l'appel d'importance. Nous sommes tous libyens et nous ne sommes plus qu'un seul peuple ! Ne nous appelez plus "rebelles" ou "insurgés". Nous sommes l'armée nationale libyenne ! »

« Faites savoir tout cela », reprend-il, tout en demandant : « seulement de ne pas montrer mon visage. » « Si les hommes de Kadhafi me reconnaissent, ils se vengeront sur ma femme et mes enfants restés à Tripoli. Je suis prêt à mourir et à sacrifier toute ma famille pour la Libye. Nous ne sommes pas entre nous et nous sommes d'accord. Mais ils ne sont contentés que de tuer. Et ce qui se passera avant la mort est pire que la mort elle-même. » ■



Portraits de combattants de la rébellion rencontrés sur la route entre Brega et Ras Lanouf. ÉRIK SESSIN/REPORTAGE BY GETTY IMAGES POUR LE MONDE

pacifiquement, mais les partisans de Kadhafi nous ont tiré dessus, alors j'ai rejoint les "chabab". Cette guerre va durer longtemps. Nous sommes prêts à combattre jusqu'au bout. La Libye est une tribu, une seule famille. C'est une guerre entre le peuple libyen uni et la bande de Kadhafi... Nous ne voulons pas d'ingérence étrangère, mais nous avons besoin d'aide. Nous ne voulons pas de

bombardements étrangers, pas de civils tués, mais une couverture aérienne et des armes... j'espère que Kadhafi va se suicider. Ce n'est pas impossible. Il va avoir peur d'être capturé et jugé par le peuple... Mon pire souvenir jusqu'à présent est la bataille de Ben Jawad. Nous n'avons pas vu assez vite et avons été encerclés. Quatre camarades sont partis se cacher dans la mosquée et ont été capturés. Moi je me suis

enfui, sous les tirs... Je suis surpris par tant de violence. Je ne m'y attendais pas. J'ai un peu peur. » Non loin de lui, Faris Yaryan, chômeur de Benghazi, affirme qu'il va continuer la lutte. « J'ai participé à la première manifestation à Benghazi, et à l'attaque du camp militaire. Mon frère a été tué ce jour-là... Si Dieu le veut, nous combattons pour libérer chaque ville de Libye,

chaque maison, chaque coin... Ce lance-missiles, je ne l'ai utilisé qu'une fois, au front, pour tirer sur un avion. On m'a juste montré comment m'en servir, et j'ai tiré... et j'ai voulu juste manifester pour la démocratie. C'est un sentiment terrible d'être au front. Mais je n'ai pas peur. » Il a 17 ans. Propos recueillis par Rémy Ourdan (Ras Lanouf, Brega, envoyés spéciaux)

Un peu oubliés, les montagnards du Djebel Nefousa, près de la frontière tunisienne, résistent pourtant avec succès aux forces du colonel Kadhafi

Al'Ouest, le renouveau libyen



Zintan (Libye)
Envoyé spécial

Dans le panthéon bibliographique de la révolution libyenne, la petite ville de Zintan, perchée dans les montagnes du Djebel Nefousa, s'est assurée une place de choix : depuis le début de l'insurrection, non seulement l'armée de Mouammar Kadhafi n'est jamais parvenue à vaincre militairement les Zintanais, mais, au fil des combats, l'armée s'est progressivement démise au profit des montagnards, comme si le champ de bataille libyen se muait sur les hauteurs en un immense

Accablant tant les rebelles sont passés à l'offensive sur plusieurs fronts au cours des dernières semaines : au nord de Zintan, ils ont percé une soixantaine de kilomètres jusqu'aux portes de Bir Ghannam, sur l'axe routier qui conduit à Tripoli ; à l'est, trois villages assiégés sont tombés aux mains du colonel Kadhafi, ont été conquises la ville de Zintan, enfin, en plein désert, les rebelles se sont emparés de l'important complexe militaire d'Al-Gaa. Pour la première fois, une continuité territoriale relie les forces révolutionnaires de la frontière tunisienne jusqu'à Kiklah, distantes d'environ 300 kilomètres.

A en juger par le spectacle de dépassement de l'armée d'écroulés devant avancées rebelles - vêtements épars, caisses de munitions abandonnées - la retraite tenait plus de la débâcle que du repli tactique. « La panique doit être dans les rangs que même les blessés se sont levés pour prendre la fuite », témoignent deux infirmiers ukrainiens.

Sans parler de victoire décisive, ces avancées semblent marquer un tournant. Jusqu'à présent, l'attention s'était principalement portée sur la côte méditerranéenne, et plus particulièrement sur la bande côtière qui s'étend de Tripoli à Benghazi. Mais le front de l'est paraît voir rouillir le feu pourrait bien être la clé de la situation se trouve de l'autre côté, quel que soit par vers les montagnes. Dans ces conditions, comment expliquer l'échec d'une armée en dépit de sa face aux montagnards privés, pour la plupart, d'armes puissantes ?

L'avantage d'être en terrain, l'impénétrabilité des villages, la conviction de livrer une



Des rebelles libyens attendent de récupérer des armes prises aux forces du colonel Kadhafi à Al-Gaa, le 28 juin. COLIN SUMMERS/AFP

guerre juste sont des éléments de réponse essentiels, mais insuffisants. D'autres raisons sont à rechercher dans le système de solidarité qui a été mis en place entre les différentes villes rebelles du Djebel Nefousa. Lorsqu'une cité est menacée, les autres localités envoient des hommes ou du matériel pour lui porter secours. Au plus fort du blocus imposé par Mouammar Kadhafi, Zintan, alors en première ligne, n'aurait pu tenir que grâce à une détermination et à l'essence de combat qui lui parvenaient de Nalout, située près de la Tunisie.

Pour améliorer la coordination, une assemblée générale du Djebel Nefousa se réunit aussi périodiquement dans une localité de la région. À l'ordre du jour : le sort des prisonniers de guerre, la stratégie militaire ou toute autre question liée à la révolution. Ce système de solidarité est d'autant plus remarquable, sous son apparente unité géographique, que le Djebel Nefousa n'est pas une région de peuplement homogène, mais un patchwork de communautés d'habitants sans débouchés sur la mer.

Un premier village appartenait aux Berbères autochtones des Arabes d'immigration plus tardive - Nalout et Yafran sont berbères, alors que Zintan et Ar-Rujban sont ara-

bes. Ala réserve près de la falaise d'arabisation forcée de la région, nombre d'Arabes du Djebel Nefousa sont en réalité des Berbères arabisés. En réaction, une grande partie des Berbères « identitaires », quoique arabophones, préfèrent parler entre eux en amazigh, qu'ils sont tentés à comprendre.

Il semble bien que l'armée du dictateur se trouve dans l'incapacité de soutenir deux fronts majeurs en même temps. Renforcer l'un, c'est découvrir l'autre

Avec le clivage arabo-berbère se superpose en outre une multitude de petites divisions entre tribus arabes elles-mêmes, en raison de rivalités parfois très anciennes et très obscures, comme celle qui oppose farouchement les Zintanais à la tribu voisine des Mishashia.

Inutile de dire que sur un tel terrain, il est plus facile de semer le désordre que l'harmonie. Le colonel Kadhafi, qui l'a

bien compris, a délibérément opté pour une stratégie pire en faisant distribuer des armes aux tribus montagnardes loyales à son clan. Comment s'étonner dans ces conditions, que tel village soutienne les forces rebelles, alors que le village suivant penche pour le Guide libyen ?

Soucieux d'éviter l'embrasement, les révolutionnaires, lorsqu'ils butent sur un village ennemi, privilégient la négociation, en envoyant inlassablement des barbes à blanc pour parlementer. C'est seulement lorsque toutes les voies de dialogue ont été épuisées ou que le village se fait menaçant, qu'ils essaient de s'en emparer par la force. Cette stratégie de la parole avant les petits pas, parfois difficile à suivre, a remporté d'indéniables succès, notamment à Al-Majabirah, près de Nalout.

La situation qui prévaut dans le Djebel Nefousa est à double tranchant. D'un côté, elle est peu centralisée et risque à tout moment d'échapper au contrôle, de l'autre, la disparité humaine confère à la région une valeur d'exemple pour le reste de la Libye : si les révolutionnaires ont pu fédérer des forces, alors tous les espoirs sont permis.

Mais la dynamique victorieuse des montagnards s'explique aussi, bien entendu, par l'aide qu'ils reçoivent de l'extérieur. L'aide humanitaire tout d'abord, même s'il s'agit d'un phénomène assez classique, elle ensuite de la diaspora, et enfin l'admission.

Il n'est évidemment pas facile de connaître avec précision l'importance de cette dernière ni les formes qu'elle revêt. Une aide en matériel militaire existe, par le biais important de parachutages - des missiles antichars Milan de fabrication française ont fait leur apparition dans les rangs des rebelles - mais dans le même temps, les combattants, sur le champ de bataille, pâtissent toujours d'un manque manifeste d'armes de munitions, indispensables à toute offensive d'envergure. Quant à l'aide apportée par les bombardements de l'OTAN - tardifs et assez modérés dans la région durant les deux premiers mois des frappes - elle se montre de plus en plus décisive. La raison est assez simple : l'efficacité des frappes aériennes dépend avant tout de la pré-

sion des renseignements, de la réactivité et de la coordination avec les troupes au sol, trois qualités qui faisaient défaut auparavant, en raison de l'absence de canal de communication direct entre les montagnards et le commandement de l'OTAN.

Dans les meilleures des causes, les rebelles du Djebel Nefousa devaient se contenter d'envoyer des informations à Benghazi, qui leur répérait jusqu'aux autorités concernées. Ce bricolage appartenait au passé : « Nous avons maintenant de très bons contacts avec l'OTAN », a déclaré récemment Moktar, un membre du comité militaire de Zintan.

Une dernière grande cause d'ascendant pris par les montagnards se situe dans la faiblesse de l'armée Kadhafiste elle-même. Autant les rebelles, malgré leur désorganisation, paraissent hardis et déterminés, autant la soldatesque Kadhafiste semble combattre à l'ouest sans but précis : ni véritable intelligence militaire, se contentant généralement de bombarder d'aveugles des villages.

Ce manque d'aide résulte-t-il des frappes de l'OTAN ou bien s'agit-il d'un handicap structurel d'une armée dictatérale ? À moins que l'explication ne soit tout simplement la leçon de l'est, prioritaire pour le colonel Kadhafi, continue de mobiliser les meilleures troupes.

Quoi qu'il en soit, il est bien évident qu'au méditerranéen se trouvent dans l'incapacité de soutenir deux fronts majeurs en même temps. Renforcer l'un, c'est découvrir l'autre. Les dernières avancées des montagnards en direction de Tripoli : rien de plus que de poser un problème insoluble sur le terrain de Mouammar Kadhafi, les forces à séduire.

Militairement, rien n'est encore joué et les rebelles ne sont pas à l'abri d'un revers, mais un vent de victoire souffle assurément à l'Ouest. Certains signes ne trompent pas : désertés par leurs habitants, des villages se sont repeuplés en quelques jours et il n'est plus rare de croiser sur les routes de montagne des véhicules bondés de familles en provenance de Tripoli. Là, la vie a bas et de plus en plus difficile ironie des montagnards. Aujourd'hui, c'est Kadhafi qui se l'enferme à l'ouest.

Florent Marcie

L'apport stratégique de la diaspora

Zintan (Libye)
Envoyé spécial

Fuyant la dictature, une multitude de Libyens sont allés chercher une meilleure vie en Europe, au Canada, en Australie ou dans les autres continents. D'autres encore, employés des grandes compagnies pétrolières étrangères, ont effectué divers séjours à l'étranger pour y suivre une formation ou un stage linguistique. Lors du déclenchement de l'insurrection à la mi-février, une bonne partie de cette diaspora a décidé de soutenir la cause révolutionnaire, et beaucoup sont revenus au pays.

Cette « mondialisation » à la libyenne donne le sentiment qu'il est désormais très juxtaposées : les Libyens de l'étranger

souvent anglophones et ouverts d'esprit ; les Libyens de Libye, qui ont tout subi à des degrés psychologiques divers l'empreinte de Mouammar Kadhafi, et la zengerie des Libyens, qui ne pouvant quitter véritablement le pays, ont essayé tant bien que mal de s'ouvrir le monde par le biais non matériel d'Internet.

Capacités organisationnelles

Dans la période d'attente, le rôle de la diaspora est crucial car elle est riche en réseaux et à la maîtrise de l'anglais, elle dispose de capacités organisationnelles plutôt rares dans un régime dictatorial. Son apport se révèle particulièrement précieux dans le secteur des médias, à combiner vite pour le printemps.

Dans chaque ville du Djebel Nefousa,

l'une des premières structures que les rebelles mettent en place est un « Media Center ». A Yafran, alors que l'électricité fait toujours défaut, les jeunes Maazigh et Maghig, qui ont étudié en Australie, font servir avec fierté le nouveau centre : « Nous l'avons ouvert quelques jours après avoir été équipé en Wi-Fi. Nous espérons recevoir bientôt des nombreux journalistes. »

D'autre membre de la diaspora sont plus loin dans l'engagement en prenant les armes. « J'ai grandi à Manchester, explique Abdel au corps body-builed, mais ma famille est originaire de Yafran, je me sens mieux derrière une kalachnikov que derrière une caméra. L'acte nous donne le plus besoin militaire. »

F.L.M.